

**J'ai été
instituteur**

Siloë^{éditions}

18, rue des Carmélites
44000 Nantes
4, rue Souchu-Servinière
53000 Laval

www.siloe.fr
chezsiloe.canalblog.com

Claude Chalet

**J'ai été
instituteur**

Siloe éditions

*À ma famille,
À mes anciens élèves,
particulièrement ceux
qui ont choisi d'exercer
ce si beau métier.*

I

La nomination - Le centre Ozanam - Saint-Fiacre - Première journée de classe - L'encrier, la plume, le porte-plume - Le poêle - Leçon d'écriture - La rentrée de l'année 1958

Instituteur ! En recevant ma lettre de nomination, ce jeudi de septembre 1957, je compris qu'une page de ma vie s'était tournée. Je n'étais plus ce petit paysan qui avait tant appris de la terre ; la ferme, je l'avais définitivement quittée pour aborder ma vie d'adulte. « Ce n'est pas un métier, c'est une vocation », nous avaient souvent répété nos professeurs. Cependant, une question récurrente me tourmentait : serais-je apte à affronter une classe de jeunes enfants dans leur diversité, en quête d'apprentissage pour certains, présents sous la contrainte pour quelques autres ?

Je fus nommé à l'école libre des garçons de Saint-Fiacre, j'allais avoir 18 ans dans quelques mois. Il fallait faire vite ; dans trois jours, c'était la rentrée des classes. Mes trois sœurs se mirent en quatre afin de préparer le trousseau, mon père courut chez son frère, voisin de surcroît, lui demander s'il pouvait me conduire, le dimanche, sur le lieu de mon affectation. Et moi, je cherchais dans le calendrier des postes la carte de la Loire-Inférieure (devenue Loire-Atlantique depuis quelques mois) afin de situer cette commune au sud de Nantes. Puis je repérai l'itinéraire. L'oncle Joseph connaissait parfaitement la route qui conduisait au chef-lieu. Nous pouvions partir.

Ce dimanche était un jour ensoleillé, doux et agréable. Je trouvai cela de bon augure. Après un au revoir à toute la famille rassemblée dans la cuisine, ce fut le départ dans la voiture du tonton, une superbe Peugeot 203 verte. À la ferme, nous en étions restés à la voiture à cheval. Nous bâillions d'admiration et d'envie devant cette auto. Notre oncle en prenait un grand soin et nous interdisait de la toucher. « C'est à cause de la peinture », disait-il.

« En route », dit l'oncle. Mon père s'installa à l'avant. Je pris place à l'arrière, ma valise, ma chère valise rouge, sur le siège, près de moi. Le chauffeur conduisait très bien, avec une grande prudence ; quotidiennement, il sillonnait les routes au volant de son camion laitier. Les deux frères se parlaient et moi je regardais le paysage, qui m'était familier : pour me rendre à la pension, à Nantes, après les vacances, je passais toujours par cette route avec l'autocar.

Je retrouvais Nantes, le tramway et ses passagers, ceux qui montaient en toute hâte, ceux qui en descendaient plus nonchalamment. Après le rond-point de Rennes, la rue Paul-Bellamy nous conduisait au centre-ville ; le centre Ozanam était là, tout près. Papa dit aussitôt à son frère :

« Conduis-nous donc à l'école de Claude. »

Bien entendu, il n'y était jamais venu, et il devait se dire qu'au retour il pourrait raconter qu'il avait vu cet établissement qui formait les « instituteurs libres ».

En effet, après deux années (cinquième et quatrième) au collège Saint-Joseph de Châteaubriant, mes études allaient se poursuivre dans une nouvelle institution, le centre Ozanam. Ce nom avait été choisi en hommage à Frédéric Ozanam, historien et écrivain catholique. Ce républicain du XIX^e siècle est resté célèbre pour avoir fondé la société de Saint-Vincent-de-Paul. En choisissant

ce nom, l'enseignement libre faisait preuve d'une grande ouverture sur le monde. Dans cette école, on préparait le diplôme du brevet élémentaire (BE) et le baccalauréat. En 1960, le BE disparaîtra et seul le Bac sera exigé comme diplôme pour l'enseignement primaire. Cette institution correspondait à l'école normale de l'enseignement public.

Je conserve des deux années passées dans cette école un très bon souvenir. C'était un internat dirigé par un prêtre ayant une autorité mesurée. Les professeurs, laïcs et clercs, étaient bien entendu des hommes (pour instruire des garçons !). Nous recevions des cours de pédagogie et de méthodologie ; j'allais réaliser rapidement qu'ils s'avèreraient bien insuffisants.

Le cadre me plaisait : un grand parc arboré était attenant à cet établissement, une ancienne fabrique désaffectée. Nous pouvions, à certaines heures, nous autres les aînés, errer sans surveillant. Dans ce jardin d'agrément, certains d'entre nous, les plus téméraires, bravant les interdits, se cachaient pour fumer une cigarette.

Je fais donc partie de ces enseignants qui furent pionniers de ce centre Ozanam. Le directeur, l'abbé Potiron, venait parfois à notre rencontre pour nous parler de ce beau métier d'« instituteur libre ». Ce n'était pas un échange, mais il nous prodiguait des conseils généraux sur notre future profession. Des propos sages.

J'eus l'occasion de lui parler très longuement, ou plutôt de lui lire un compliment à l'occasion de la Saint-Marcel, jour de sa fête. Ce jour-là, le 16 janvier, l'ensemble du personnel (adultes et élèves) était rassemblé dans le réfectoire.

La coutume voulait qu'un d'entre nous, de la classe supérieure, la classe du brevet élémentaire, lût un compliment écrit par un des professeurs. Et c'est à moi qu'avait échu le suprême honneur. J'avais répété, tout allait bien. Mais quand ce fut la lecture proprement dite, dès le deuxième paragraphe, mes jambes se mirent à flageoler, je rougis-

sais, les yeux rivés sur mon papier. Je finis la lecture, bien entendu ; curieusement, les professeurs ne firent aucune remarque, le directeur vint même me remercier. Soirée inoubliable !

Nous étions internes et ne rentrions à la maison qu'aux petites vacances. Les jeudis après-midi, nous allions à la rencontre des enfants, au patronage, dans les paroisses avoisinantes ; il s'agissait de parfaire notre formation au contact de ces enfants de 10-12 ans. Jeux, promenades, chants... occupaient ces temps de loisir bien agréables, pour eux autant que pour nous.

Le dimanche après-midi, nous étions conduits au cinéma, dans le lycée Loquidy. Bien souvent, on nous projetait des films américains qui vantaient les exploits de l'armée américaine durant la Seconde Guerre mondiale.

De retour sur la route de Saint-Fiacre, le voyage se poursuivit sans encombre ; après le franchissement des deux bras de la Loire, la route de Clisson conduisait à Saint-Sébastien. Nous passâmes devant l'hôpital Saint-Jacques. Papa reconnut très vite l'entrée de ce grand bâtiment. En 1955, notre mère y était décédée d'une tumeur au cerveau, papa l'y avait accompagnée durant les deux semaines où elle était demeurée en observation avant de mourir le 16 janvier, le lendemain de l'opération.

Papa resta songeur et, s'adressant à son frère, il prononça à mi-voix :

« C'est là, Saint-Jacques. »

Il ne dit plus un mot avant l'arrivée à Saint-Fiacre.

Après Vertou, un autre paysage apparut. C'était le vignoble nantais. Nous passâmes sur le pont qui enjambe la Sèvre, petit affluent de la Loire. Dans une longue descente, oncle Joseph se mit à ralentir.

« Nous voilà à Saint-Fiacre, Claude ! annonça-t-il, ton premier poste de maître d'école ; tu te rends compte ? »

Sur le coteau se détachait un petit bourg groupé autour de l'église, dominant les vignes. Des rangées de ceps parfaitement alignées me laissaient une impression de rigueur dans le travail. Fini le bocage de mon enfance ! Nous étions au Sud-Loire, le pays du vignoble. Nous arrivâmes au sommet de la dernière côte. Midi sonnait, les fidèles quittaient l'église, la messe était dite. Je me dirigeai alors vers un groupe de femmes et leur demandai où se situait le presbytère ; il était là, à deux pas, face à l'église. Le portail étant demeuré ouvert, nous entrâmes. Une dame très accueillante vint à notre rencontre, elle était l'employée de la maison, la « bonne du curé ». Tout de suite, elle annonça :

« M. le curé vous attend, il arrive dans deux minutes avec le frère Paul. Venez dans la salle à manger. »

Quelques minutes plus tard, les deux hommes entrèrent et ce fut le temps des présentations. Je regardai mon père et crus deviner chez lui une grande fierté, la satisfaction de voir un de ses enfants devenu instituteur.

Nous nous mîmes tous les cinq à table. L'abbé Nogues, M. le curé donc, s'intéressa à nous, il voulait en savoir toujours plus. C'est papa qui prenait la parole le plus souvent ; il parlait de sa famille, de sa femme qui l'avait quitté à 49 ans.

« Ce n'est jamais comme avant », avait-il répété comme pour s'assurer que c'était bien compris. Puis il reprit le fil de l'énumération de sa famille :

« Cinq garçons et trois filles.

— Comme chez Napoléon I^{er} », ajoutai-je en regardant mon directeur d'école.

Mon père dit tout le bien qu'il pensait de ses filles, qui « tenaient » parfaitement la maison et l'aidaient aux travaux de la ferme. Il ne put s'empêcher d'évoquer Georges, l'aîné des garçons, parti en Algérie.

« En voilà un qui me manque beaucoup, il a fait six mois de service. Quand je pense qu'il lui reste presque deux ans

encore... Mais Jean, qui a seize ans, le remplace et fait de son mieux, il s'y connaît bien pour assurer les travaux et surtout il aime les animaux, tout comme Claude, vous savez. »

Et moi, je terminai avec la famille en parlant des deux jeunes, Michel et Daniel, encore sur les bancs de l'école.

« Et ce sont de très bons élèves, dis-je avec assurance. »

Parfois, oncle Joseph interrompait papa pour mettre en avant son frère aîné, louer son courage, sa volonté et évoquer cette famille si unie et si laborieuse.

Je me mêlais parfois à la discussion et échangeais avec mon voisin de table, le frère Paul, cherchant à en savoir un peu plus sur ce qui m'attendait le lendemain, la classe, le nombre d'élèves. J'avais, à vrai dire, hâte de me rendre à l'école.

Mais le repas fut long. Il fallait parler du « pays natal », Plessé, cette commune proche de Redon, du Dresny, la section qui se confondait avec la paroisse et où j'avais grandi.

À la fin du repas, papa demanda à M. le curé :

« Est-ce qu'il va bien réussir à faire la classe, notre Claude ? Il est bien jeune. »

Notre hôte se fit rassurant :

« Il sort d'Ozanam ; c'est une bonne école, ces jeunes sont bien formés et, de toute façon, frère Paul l'aidera de son mieux. Je le connais, nous sommes ensemble depuis plusieurs années, c'est un très bon "classier".

— Allons, allons, M. le curé, n'en rajoutez pas, je l'aiderai, c'est sûr, mais dans ce métier, on a toujours à apprendre, et à tout âge », renchérit le frère.

Il disait vrai, je m'en suis toujours rappelé. Le repas achevé, nous nous rendîmes tous les cinq à l'école, située à la sortie du bourg. Je pressai le pas, impatient de découvrir ma classe.

C'est alors qu'apparut un petit bâtiment qui ne ressemblait en rien à une école, hormis la cour et le préau. Quelques années plus tôt, cette construction faisait office

de théâtre et de salle paroissiale. En 1950, deux écoles accueillait les enfants de la commune, l'école publique mixte et l'école libre des filles. C'est alors que le curé, aidé des paroissiens, avait échafaudé un projet : ouvrir une école de garçons. Ce fut un combat idéologique : il avait fallu se battre contre des adversaires farouchement attachés à la laïcité, trouver les locaux... La salle de théâtre fut retenue. L'école Saint-Vincent vit le jour avec une classe unique, suivie d'une seconde très rapidement.

En pénétrant dans ma classe, une grande satisfaction m'envahit, mêlée cependant d'une certaine angoisse. Le local me paraissait bien petit. C'était cependant une jolie classe, claire et gaie, beaucoup plus large que profonde. Je découvris tout de suite les deux rangées de table : dans les écoles de campagne, nous n'avions que des tables-bancs, le dessus fixe, incliné légèrement. Sous le pupitre, un casier destiné à recevoir cahiers, livres, plumier et règle. Plus tard, je m'efforcerais toujours d'exiger de mes élèves un bon rangement. Sans regarder, l'élève devait trouver l'emplacement de tel livre, de tel objet sollicité. Un encrier de porcelaine se nichait dans un trou du pupitre, à droite bien sûr, car en ce temps-là, l'écriture était réservée à la seule main droite, la dextre, et tant pis pour les gauchers. Une petite rainure dans le bois du pupitre permettait de déposer porte-plume, règle, crayon...

Au milieu de la classe, le poêle à charbon reposait sur quatre pieds galbés, à une courte distance des tables d'élèves ; le tuyau montait verticalement, puis s'arrondissait en un coude plissé, avant de rejoindre le mur et de ressortir côté cour. Deux tableaux, les panneaux de lecture syllabique et l'unique carte de France complétaient la décoration.

Après avoir fait un tour complet de cette petite école, mon père et son frère m'abandonnèrent pour rentrer au Dresny. Je me sentais bien seul. Le frère l'avait compris. Il

me rejoignit dans la classe et, ensemble, on se mit à préparer la journée du lundi, ma première journée de classe.

Les horaires de la journée allaient me devenir rapidement familiers dans cette cure où gîte et couvert m'étaient assurés. À 19 heures, on s'installa tous les trois à table. Au cours du repas, j'allais faire une découverte surprenante : les circonstances de ma nomination. Le collègue que je remplaçais était en poste depuis trois années, depuis l'ouverture de cette seconde classe, lorsqu'il avait décidé de changer de voie en intégrant le séminaire.

À Saint-Fiacre, il avait donné totale satisfaction : bon maître, appliqué et rigoureux dans son enseignement, réfléchi et sérieux dans ses propos, convivial. Très pieux, il se rendait chaque matin à la messe. Pour le curé de la paroisse, il était le maître d'école qui, à défaut d'être idéal, convenait très bien.

Lorsqu'il apprit le départ de cet adjoint, le curé se rendit à Ozanam rencontrer le directeur, lui expliqua la situation à la rentrée de septembre et fit un portrait complet de celui qui partait. Le curé repartit rassuré, car le directeur d'Ozanam lui avait assuré connaître quelqu'un avec le profil recherché. Travailleur, je l'étais, consciencieux aussi, chahuteur, surtout pas. Je me rendais deux fois par semaine à la messe, j'avais appris à jouer de l'harmonium, je devais donc avoir les compétences requises pour être un bon instituteur libre. C'est ainsi que je devins enseignant à Saint-Fiacre, en qualité d'adjoint.

Dans mon lit, je me répétais les propos à tenir devant ces quinze enfants. Je débutais et on me confiait une classe à trois cours : les CP, CE1, CE2. Comment allais-je faire pour les intéresser et les faire progresser ? De plus, l'autorité primait dans l'enseignement, allais-je savoir m'imposer ? Devrais-je avoir recours à des punitions ? Tout cela était confus. Le sommeil arriva bien avant que ne me parvinrent les réponses à mes inquiétudes.

Le matin, je me réveillai de concert avec le soleil, une lumière blanche remplissait ma petite chambre car les contrevents n'étaient pas fermés ! Je sautai rapidement du lit afin de revoir mon emploi du temps, les lectures à assurer avec mes CE et les apprentissages à donner à mes CP.

À 8 heures, j'étais dans ma classe, à écrire de mon mieux la date et la pensée religieuse. Le plus souvent, à l'école libre, celle-ci prenait la place de la pensée morale à l'école laïque.

Après un dernier rangement, j'alignai parfaitement les tables-bancs sur le sol parqueté et rejoignis la cour, où mon directeur accueillait petits et grands.

À 9 heures précises, tous les garçons s'alignèrent sur deux rangées devant la porte de leur classe respective. Trente-cinq regards se dirigèrent vers moi, très ému, avec ma longue blouse grise. Le frère prit la parole :

« Je vous présente M. Claude, il remplace M. Clair. Comme lui, il sera bon maître. Allez, rentrez ! »

Je les regardais tous, en silence. Chacun d'eux vidait son cartable ou sa musette, en sortait livres et matériel scolaire pour les déposer sur le pupitre.

« Asseyez-vous ! »

Ce fut ma première phrase d'institutrice.

Les deux classes n'étaient séparées que par une simple cloison amovible, peu épaisse de surcroît. Quelques minutes plus tard, le frère Paul ouvrit la porte de communication. Il venait de distribuer les devoirs à ses propres élèves et, comme il avait été convenu la veille, se mit à enseigner dans ma classe. J'appréciai cette délicate attention qui consistait à ouvrir le cours. Ce moment restera à tout jamais imprimé dans ma mémoire. Il avait assuré une leçon de vocabulaire. Les élèves avaient tracé sur leur ardoise trois colonnes. Ils reproduisaient ce que j'écrivais sur le tableau noir et cherchaient les mots se rapportant à la vigne et à la vendange, qui venait de s'achever. Les